

**CRITIQUE, Festival. 40e
Festival Castell de Peralada
(I). Iglesia del Carmen, le
25 juillet 2026. Récital de
Bryn Terfel, baryton-basse.
Hanna Stone, harpe / Annabel
Thwaite, piano. Lewis,
Williams, Keel, Novello,
Schubert, Wagner, Debussy...**

Programme riche et très cohérent sur le

thème des étoiles et de la
voûte étoilée,
où le baryton
célébrissime
BRYN TERFEL
régale les
spectateurs de
sa verve
savoureuse et
enjouée. Comme
interprète
aguerri qui a
illuminé tant de
scènes lyriques
dans le monde,
incarnant avec



quel engagement entre autres des rôles
clés tels Don Giovanni, Falsatff, Le
Hollandais Volant, Wotan, Hans Sachs,
Scarpia... sans omettre ses débuts à
Perelada dans *Samson et Dalila* aux côtés
de José Carreras en 1990, le chanteur
établit immédiatement une complicité avec
le parterre ; l'excellent acteur à
l'opéra, prend ses marques, occupe tout
l'espace avec un charisme naturel et

**communicatif, déployant sans affectation
une évidente aisance en récital.**

Photos : Bryn Terfel, Perelada 2026 © Miquel González

Les étoiles dont il est question, ne sont pas celles de la scène mais les astres célestes qui portent et inspirent les grands rêveurs, tous ceux qui ayant gardé une âme d'enfant, se laissant charmer voire émerveiller dans un sentiment spontané, juste et surtout sincère, autant de qualités qu'incarne et cultive ce soir le baryton gallois.



Photos © Miquel González / Festival PERELADA 2026

Le cycle copieux comprend quelques standards de la Comédie musicale (dont l'ultime air tout à fait dans le thème « Stars » de **Claude-Michel Schönberg**); il permet surtout de (re)découvrir plusieurs mélodistes anglais dont le baryton **Frederick Keels** (3 songs de « Salt Water Ballads »), pas moins de 3 mélodies du compatriote gallois, **Ivor Novello**, né à Cardiff, visiblement très inspiré par l'esprit de Broadway qui sait fusionner drôlerie et tendresse, un cocktail que **Bryn Terfel** défend remarquablement.

Le programme associe deux musiciennes, une pianiste (**Annabel Thwaite**) et une harpiste (**Hannah Stone**), cette dernière l'accompagnant dans deux temps forts : l'air-hymne « **Suo gân** » que Spielberg avait utiliser comme moto de son film de 1987, « l'Empire du Soleil », – avec le jeune [et très convaincant acteur américain, Christian Bale alors âgé de 13 ans], puis « **Nuits d'étoiles** » de **Debussy**. Le contrôle vocal, le souci de phrasés suggestifs produisent un chant constamment habité et juste,... : somptueuse prière intime pour le premier air, sérénade extatique enivrée pour le second.

La 2e partie plus « classique », complète dans une subtilité plus grave, le programme, permettant en allemand, d'exprimer l'onirisme intime et sombre quelques somptueux lieder de **Schubert** ; Bryn Terfel en capte les nuances intérieures, l'urgence émotionnelle (*Liebesbotschaft*), les visions romantiques (*Auf des Wasser zu singen*), avec d'autant plus de cohérence expressive que la pianiste – parfaite complice du chanteur, sait sculpter les notes et faire jaillir comme lui, les climats psychiques dans une souplesse convaincante. Même sentiment de plénitude intérieure et d'extase (aux étoiles) dans la fameuse prière de Wolfram extraite de *Tannhäuser* de **Wagner** : « *O du, mein holder Abendstern* », – alors accompagné par le pianote et la harpe. On ne saurait imaginer récital plus juste dans sa célébration des étoiles.

CRITIQUE, Festival. 40ème Festival Perelada. Iglesia del Carmen, le 25 juillet 2026. Récital Bryn Terfel, baryton-basse. Hanna Stone, harpe / Annabel Thwaite, piano. Lewis, Williams, Keel, Novello, Schubert, Wagner, Debussy...

Festival Perelada 2026 : 40ème édition

Prochains concerts à ne pas manquer



Prochains concerts événements lyriques :
les 29 et 30 juillet 2026 (Silvia Pérez Cruz), récital Michael Spyres et Sarah Blanch (8 août), Jordi Savall et Núria Rial (Le baroque au temps de Vivaldi, le 9 août) – Spectacles de danses : Le terroir / Lorena Nogal (31 juillet), 4 danced Seasons (1er et 2 août)...

Couronnement final de cette 40è édition, le concert événement Wagner, par l'Orchestre du Festival de Bayreuth, sous la direction de Pablo Heras-Casado : extraits du Ring avec les chanteurs : Catherine Foster, soprano ; Klaus Florian Vogt, ténor ; Nicholas Braowlee, basse-baryton... (le 29 août).

Plus d'infos :

ORCHESTRE DU FESTIVAL DE BAYREUTH – Festival Castell de Peralada

<https://www.festivalperalada.com/fr/programacio/322/orchestre-du-festival-de-bayreuth/>

TOUTE LA PROGRAMMATION sur le site du **festival Peralada 2026 /**
40ème édition :

Programation – Festival Castell de Peralada
<https://www.festivalperalada.com/fr/programacio/>

CRITIQUE, opéra. MONACO,
Grimaldi Forum, le 2 novembre
2025. WAGNER : Le Vaisseau
fantôme. B. Terfel, A.
Gregorian, A. Dohmen...
Gianluca Marciano (direction
musicale)

Ce Dimanche 2 novembre, à Monaco, le Hollandais fut volant, certes, mais surtout mémorable. Ah, on n'est pas près d'oublier le duo d'**Asmik Gregorian**

et **Bryn Terfel** dans ce *Vaisseau fantôme* !

La soprano lituanienne restera comme l'éblouissement de ce début de saison monégasque. Comment une voix aussi éclatante, puissante, étincelante, peut-elle sortir d'un corps aussi svelte ? Cette femme est une flamme – une flamme chantante. Si on ajoute à son éclat la perfection de sa musicalité, on tient là l'une des voix les plus belles de la scène internationale actuelle. On ne vous raconte pas l'ovation qu'elle reçut lors des saluts !

Quant à **Bryn Terfel**, ce colosse chantant, il est impressionnant de musique et d'expression. Dans les moments les plus intenses, il faut le voir les deux bras écartés, tête renversée, le regard vers le haut : on a l'impression qu'il s'adresse au ciel. Il s'exprime avec une gravité tendre, un mélange de force et de douleur. Il habite la scène de sa stature de géant et nous chavire le cœur.

L'ouvrage de **Richard Wagner** était donné non dans la Salle Garnier mais au **Grimaldi Forum**. Dans l'immense **Salle des Princes** – qui se situe au-dessous du niveau de la mer – se sont déchaînées les tempêtes wagnériennes. Le spectacle était « mis en espace » : l'orchestre était dans la fosse, les chanteurs se déplaçaient en tenue de ville tels des êtres d'aujourd'hui, errant dans la légende. Cela fut bien plus prenant que tant de mises en scènes modernes *abracadabrantiques* ! Dans le fond de la scène étaient présentés des effets lumineux en 3D. On voyait une sorte de grand aquarium dans lequel l'eau s'agitait en tempête. Parfois apparaissait l'image d'une tête de mort. Elle était à la fois symbolique du drame à venir mais aussi du jour où avait lieu le spectacle – le jour des Morts, le 2 novembre.

Au côté des deux têtes d'affiche, les autres protagonistes furent également admirables : **Albert Dohmen** dans le rôle de

Daland, voix wagnérienne aux accents de roc marin ; **Daniel Behle** et **Trystan Llyr Griffiths**, deux lumineux ténors, le premier dans le rôle d'Erik, le second dans celui du pilote. Quant aux chœurs – ah, quels splendides chœurs ! – ils se levaient d'un seul souffle, puissant comme le vent qui gonfle les voiles.

Tout cela fut accompagné par le superbe **Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**. On soulignera la performance physique autant que musicale du chef italien **Gianluca Marciano** : d'une baguette qui n'était pas toujours très « wagnérienne », mais en tout cas fort efficace, il dirigea de manière ininterrompue pendant deux heures trente. Il fallait quand même le faire !



CRITIQUE, opéra. MONACO, Grimaldi Forum, le 2 novembre 2025.

WAGNER : Le Vaisseau fantôme. B. Terfel, A. Gregorian, A. Dohmen... Gianluca Marciano (direction musicale). Crédit photo (c) Marc Borelli

CRITIQUE, opéra. ZÜRICH, le 17 déc 2022. PUCCINI : Tosca. Radvanovsky, Kaufmann, Terfel...

L'affiche est alléchante; la production a-t-elle exaucé nos attentes? La mise en scène vue déjà en 2009, déploie les arguments de Carsen ; Kaufmann l'a « éprouvée » en 2011 (à Zürich aussi, aux côtés du Scarpia d'Hampson, diseur presque trop élégant pour la noirceur sale du Préfet de Rome)...

Jonas Kaufmann, rauque et large, – ensuite remplacé ici par Yusif Eyvazov –, est toujours aussi saisissant de naturel, peignant de Cavaradossi, le portrait d'un peintre républicain et Bonapartiste (si enthousiaste à l'annonce de la victoire – française – de Marengo au II), prêt à sauver le fugitif Angelotti, frère de la marquise Attavanti dont il brosse le portrait en Vierge éperdue pour l'église Sant'Andrea della Valle au I. Plus tard, son « E Lucevan e stelle », affirme la largeur d'une voix de plus en plus à l'aise dans le médium et les graves – voix barytonante et belcantiste dans ses phrases filées avec une finesse remarquable...

Face au viril et tendre Kaufmann, la Tosca de **Sondra Radvanovsky** enchante littéralement par la cohérence de son personnage ainsi polissé : fragile amoureuse, mais femme forte, détachant comme Kaufmann, chaque mot avec l'expertise d'une diseuse et fine actrice. Si à la fin du I, Scarpia en fait la victime du doute instillé, – révélant cet éventail de femme qui tendrait à prouver que son peintre amant, en aime une autre, Tosca au II, montre à l'inverse un tout autre visage, celui d'une tragédienne, combattante, libertaire, prête à tuer pour sauver celle qu'elle aime éperdument. De ces vertiges émotionnelles et situations exacerbées, la soprano réalise un parcours bouleversant de vérité et de sensibilité. L'acmé en étant son « Vissi d'arte, vissi d'amore », prière à la Vierge d'une victime de la barbarie : intense et démunie, seule, affrontant son propre destin, acculée, la diva chante au pied du rideau de scène métallique, totalement baissé, lumière froide mais sensibilité brûlante...



Sondra Radvanovsky & Jonas Kaufmann © Toni Suter

Pour le Te Deum qui conclut le I, le Scarpia de **Bryn Terfel** incarne le démonisme du policier infect, imposant sous couvert de respect au divin, l'empire de son désir sadique pour la cantatrice trop belle... le baryton basse gallois convainc par son chant maîtrisé qui contredit les usures que l'on avait ici et là, auparavant détectées. Dans son cas, comme pour ses partenaires, la sûreté du métier, la justesse des intentions sont convaincantes. Voix tranchante, coupant à vif, l'élan de ses victimes moins par cruauté gratuite que désenchantement profond qui l'a détruit avant tout le monde ; la construction du personnage, victime de sa barbarie viscérale, non analysée, est très juste.

Presque trop emportée par le dramatisme de Puccini, la direction de Nosedà échoue parfois à trouver l'équilibre entre la puissance de l'orchestre et les voix pourtant affûtées, justes, mais qui sont trop couvertes. Heureusement le chef nous rappelle combien aussi l'orchestre et ses évocations des lieux emblématiques de Rome est l'autre protagoniste de la partition.



Sondra Radvanovsky & Bryn Terfel © Toni Suter

CRITIQUE, opéra. ZURICH, le 17 déc 2022. PUCCINI : Tosca.
Radvanovsky, Kaufmann, Terfel... Nosedà / Carsen. Photos : ©
Toni Suter

Melodramma en trois actes
Livret de Giuseppe Giacosa et Luigi Illica
D'après La Tosca de Victorien Sardou (1887)
Créé à Rome, Teatro Costanzi, le 14 janvier 1900

Distribution

Floria Tosca : Sondra Radvanovsky
Mario Cavaradossi : Jonas Kaufmann

Baron Scarpia : Bryn Terfel
Cesare Angelotti : Brent Michael Smith
Mesner : Valeriy Murga
Spoletta ; Martin Zysset

...

Philharmonia Zürich
Chœur de l'Opéra de Zurich
Chœur d'enfant de l'Opéra de Zurich
Direction musicale : Gianandrea Noseda
Mise en scène : Robert Carsen

CRITIQUE, opéra. ZÜRICH, le 17 déc 2022. PUCCINI : Tosca.
Radvanovsky, Kaufmann, Terfel... A l'affiche les 29, décembre et
les 1er et 4 janvier 2023 (consulter le site de l'Opéra de
Zürich pour connaître la distribution précise à la date
concernée en particulier dans le rôle de Cavaradossi) :

www.opernhaus.ch

<https://www.opernhaus.ch/en/spielplan/calendar/tosca/2022-2023>

/

Wagner : le Vaisseau Fantôme (Terfel, 2013)

Télé, Arte : Le Vaisseau Fantôme de Wagner, dimanche 12 mai
2013, 22h40

arte

*A l'été 1839, en traversant la Baltique, Wagner à
bord du Thétys, entre Copenhague et Londres, doit
vivre une sérieuse tempête qui le frappe
immédiatement ; l'expérience de la houle et du ressac, voire
des murailles d'eau fouettées par les vents lui inspire son
œuvre à venir : Le Vaisseau fantôme, une légende marine où*

comme toujours le salut du héros dépend de l'amour pur d'une jeune femme... Cette épreuve ressuscite en fait un ancien projet inspiré de Heine : le cri des matelots se heurtent à l'impénétrable et au mystère, surtout à l'éternel recommencement d'une vie maudite...

Wagner: Le Vaisseau Fantôme

Opéra de Zurich, janvier 2013



A Paris, Wagner tentera de faire créer son opéra... en vain. La capitale où pourtant tout se joue et qui fait et défait les réputation des compositeurs majeurs boude et écarte ses propositions : finalement, le Wagner poète et librettiste intéresse l'institution et l'Opéra lui achète les droits du livret pour en commander la musique à ... un certain et légitimement méconnu Dietsch, obscur scribouillard dont on veut aujourd'hui nous vendre les mérites ! Commencez donc par réhabiliter sur instruments d'époque ce Wagner qui reste à réécouter... A Meudon, en 1841, l'auteur du futur Ring écrit

donc le texte pour... 500 francs de l'époque. Le pensum de Dietsch créé en 1842 tomba après 12 soirées : un four notable.

Fort de son triomphe à Dresde avec Rienzi, Wagner dirige Le Vaisseau Fantôme à la Cour de Saxe le 2 janvier 1843 : c'est un terrible échec malgré la présence de la diva Wilhelmine Schröder-Devrient dans le rôle salvateur de Senta. Plus de scène grandiloquente à la Meyerbeer mais un drame musical, pourtant habilement structuré (les fameux leitmotivs que Liszt a admiré dans un texte dédié à la modernité de l'ouvrage...) : ici déjà, les mêmes thèmes reviennent, évoluent, se transforment tout en assurant la cohésion remarquable de l'ensemble. C'est pourquoi anticipant L'Or du Rhin, certains chefs optent pour jouer l'œuvre où rien n'est superflu, en un seul acte...

La force du Vaisseau Fantôme tient à la prédominance du chœur d'essence populaire et non plus héroïque et de propagande (louant ici un dieu ou là, un prince...) : matelots et norvégiens disent la destinée humaine balotée entre les épreuves, selon l'humeur de l'inatteignable providence... La place de l'orchestre est tout autant première, débutant avec force flamboyance évocatrice dès l'ouverture (la fameuse tempête qui charrie avec elle la figure effrayante du Hollandais errant)... le chant des instruments assure l'enchaînement des parties. C'est aussi la figure mythique du voyageur errant que seul, l'amour d'une femme sincère peut sauver. Ayant défier les dieux, – arrogance impardonnable –, le Hollandais volant peut cependant tous les 7 ans, accoster sur terre pour y trouver celle qui en être rédempteur, pourra, saura, voudra l'aimer pour le sauver. Il y a donc aussi du Parsifal chez Senta : un esprit sans ancrage matérialiste (à contrario de son père Daland, marchant scrupuleux qui n'hésite pas à vendre sa fille pour quelque colliers de perles ou bracelets d'or : détails toujours clairement visibles dans nombre de mise en scène...).

En Senta, âme romantique passionnée et entière, se nourrissant

plus du rêve que de la réalité et qui a déjà la prémonition de son union avec le Hollandais, Wagner brosse une figure de nouvelle héroïne romantique : non plus fille passive à sacrifier mais pure angélisme, capable d'autodétermination : le don de sa personne à la fin de l'action réalise le salut du Maudit et assure aussi leur félicité au-delà de la vie terrestre : comme Isolde puis Brunnhilde sauvent chacune leur aimé par un indéfectible loyauté au serment premier.

Le compositeur prolonge ce fantastique germanique héritier des Weber et Marschner : de fait l'univers poétique, flamboyant et mystérieux, doit au Freischütz et au Vampire. Tout en respectant la coupe des airs, parfaitement séquencés comme dans l'opéra italien.

A Zurich en janvier 2013, Bryn Terfel s'empare du rôle titre.

Son Hollandais volant a des allures de vieux corbeau désabusé, aigri (avec sa pelure épaisse d'animal blessé), mais fervent car il croit toujours en l'amour, par nécessité (s'il veut être sauvé), surtout par grandeur d'âme: la rencontre, la vraie, n'est-elle pas la plus extraordinaire et miraculeuse expérience terrestre ?

La mise en scène d'Andreas Homoki, l'actuel directeur de l'Opéra de Zurich (on est jamais mieux servi que par soi-même), concentre l'action dans les bureaux d'une compagnie maritime où Daland, marchant magnifique incarne le sommet de la réussite capitaliste et bourgeoise : ses employés, femmes et hommes, sont vêtus comme les commis d'une étude notariale. Sur le mur central (un bloc unique qui peut se tourner et afficher d'autres décor comme le tableau de la mer agitée quand Senta rêve éveillée de son Hollandais chéri), paraît une carte d'Afrique : normal car selon la légende c'est au cap de Bonne Espérance que le Maudit a défié les dieux et s'est parjuré, suscitant la malédiction qui le contraint...

Reste que malgré une vision claire et plutôt ainsi structurée voire contingentée, le souffle fantastique n'accoste pas sur la scène zurichoise ; tout est contraint, trop expliqué, bien peu suggestif : et ce n'est pas la direction d'Altinoglu qui

cisèle ce qui est pourtant écrit dans la partition : une véritable symphonie instrumentale à l'écoulement/l'incantation magique (n'est pas Karajan ou Sinopoli qui veut). Le chef a une direction lourde, épaisse, démonstrative, artificiellement enflée qui manque singulièrement de finesse, il accentue toujours la pompe, le côté valse romantique caricaturale : un contresens défavorable et certainement l'élément faible de la production.

Pour autant, **le Hollandais de Bryn Terfel**, bien que fatigué (surtout au III) atteint une poignante sincérité (quand sur le canapé il révèle à Senta le poids de son secret) et sa soif d'amour pur (fin du II) : économe, centrée sur le texte, le chanteur sait diffuser le terrible poids qui l'obsède ; sans avoir la voix ni le physique de la jeune femme romantique, Anja Kampe reste solide et assez crédible (malgré les délires de la mise en scène comme ce moment où elle ôte sa robe pour se retrouver une chemise de nuit... prête à se donner au seul qui lui manque) : pourtant le vibrato coincé de l'aigu et le manque de tenue dans la tessiture haute atténue l'enthousiasme. Matti Salminen fait un Daland très convaincant, le fier symbole d'une société sans rêve et sans morale que fuient et le Hollandais et sa fiancée. Le spectacle vaut surtout pour le couple Terfel/Kampe. Reste que les partisans de vertige fantastique en auront pour leur frais : pas de suggestion, ni de fièvre romantique ; la fin dépasse l'imagination en se terminant par le suicide froid, net (à la carabine) de Senta : dans cette société marchande, pas d'avenir pour la rêveuse !

Le Vaisseau fantôme de Wagner à l'Opéra de Zurich (janvier 2013)

Le Hollandais : Bryn Terfel, Senta : Anja Kampe, Mary : Liliana Nikiteanu, Daland : Matti Salminen, Erik Marco: Jentzsch, Le pilote : Fabio Trümpy
Chœur de l'Opéra de Zurich, Orchestre Philharmonique de Zurich

Mise en scène : Andreas Homoki

Direction : Alain Altinoglu

Réalisation : Nele Münchmeyer (2h25 minutes)

Opéra enregistré à l'Opéra de Zurich en janvier 2013